

ROMAIN GUILLOUX - PSYCHOLOGUE

## VOUS AVEZ DIT « PSY »

### AVERTISSEMENT

Ce texte, écrit dans les années 80/90 tente de présenter la conception psychodynamique de l'évolution d'un enfant, en faisant largement appel aux modèles psychanalytiques, qui à mon avis gardent toute leur valeur dans la description du fonctionnement affectif de l'être humain. Je parle là des modèles psychanalytiques "sérieux" en opposition à des présentations souvent très déformées, voire fantaisistes qui en ont trop souvent été faites. Si je devais les ré-écrire aujourd'hui, l'articulation avec les connaissances que nous a apporté la neuropsychologie permettrait certainement de les modifier un peu, et de les compléter beaucoup. Je le ferai peut-être un jour, lorsque j'en trouverai le temps. Je propose ce texte sur le site de Coridys en relation avec le chapitre 15 "Ce que parler veut dire".

### *Un peu d'histoire...*

Imaginons un petit enfant dans le ventre de sa maman, il est en parfait équilibre avec le milieu, disons aquatique, dans lequel il baigne. Si du moins la grossesse se déroule normalement, il n'a rien à faire pour assurer sa survie. Ses besoins fondamentaux sont satisfaits : l'oxygène et les éléments nutritifs qui lui sont nécessaires lui parviennent par le cordon ombilical, sa température est assurée à quelques 37° (sauf cas de grippe maternelle, bien entendu), pas besoin de régler le thermostat. Il n'a même pas à lutter contre la pesanteur, puisqu'il flotte dans le liquide amniotique. Bref, littéralement, et sauf accident, "ça baigne" pour lui !

Que se passe-t-il au juste dans sa petite tête ? C'est bien difficile à dire, et il faut reconnaître qu'on en est réduits aux conjectures. D'autant que son cerveau n'étant pas complètement développé à la naissance, il est bien incapable de dissenter sur les heurs et malheurs de sa situation. Différentes études tendent à prouver qu'il perçoit des sons et sans doute une partie au moins des émotions de sa mère, mais tout cela est filtré par les parois de la bulle maternelle, et les aléas de l'acheminement placentaire. Et de toutes façons, nous n'avons aucun moyen de savoir avec certitude comment il ressent et interprète tout cela, et il faut prendre avec prudence les reconstitutions *a posteriori* qu'on peut en faire par exemple en s'appuyant sur les éléments ressortant en psychanalyse. Prendre avec prudence ne voulant pas dire d'ailleurs non plus tout rejeter en bloc. Est-ce la félicité ? Le paradis perdu ? ne fantasmons pas trop. Mais c'est en tous cas la forme la plus achevée de la *sensation de sécurité*.

Jusqu'au jour où... Brutalement, la poche des eaux se crève, l'enfant ne flotte plus. Pour la première fois de sa vie, il va faire connaissance avec la pesanteur. Et puis le voilà malaxé, trituré par ce muscle puissant qu'est l'utérus maternel, et qui de nid douillet se transforme en une espèce de concasseur brutal (les femmes qui ont connu les contractions de l'accouchement vous en parleront plus savamment que moi!), poussé vers un conduit vaginal jamais aussi dilaté que ne l'exigerait le confort de Bébé, et jeté au dehors comme un vulgaire paquet.

Là, plus question d'ambiance feutrée ! Même si, dans les maternités, on s'efforce de plus en plus d'adoucir la transition, il y a de la lumière, des bruits, la température n'est que très rarement optimale, et comble de malheur, le robinet par lequel arrivait l'oxygène se ferme : il faut respirer par soi-même, et d'urgence ! Le réflexe d'inspiration se déclenche (parfois sollicité par une tape sur les fesses), les poumons se déplissent, ça fait mal ! Bébé crie... et tout le monde est content - les sadiques ! - parce qu'on sait bien que ce cri est le signe que Monsieur ou Mademoiselle Bébé a passé avec succès la première épreuve : prendre soi-même dans l'air ambiant l'oxygène qui lui est nécessaire.

Et tout ça, l'enfant le vit sans rien comprendre à ce qui lui arrive ! Certes, son cerveau enregistre d'un seul coup des tas d'informations sur ce qui peut arriver à un honnête fœtus parvenu à terme, mais l'ordinateur n'est pas du tout au point, et ne permet de mettre aucun ordre dans ces données brutes. Avouez qu'à côté d'une telle aventure, le Paris-Dakar fait figure de promenade de santé. Des études ont d'ailleurs montré qu'à l'occasion de l'accouchement, le bébé connaît une concentration inégalée d'hormones de stress\*<sup>1</sup>

Et ce n'est pas fini ! Lavé, mis bien au chaud dans son berceau, et quand je dis bien au chaud, ça n'est pas aussi évident, car il va encore falloir apprendre rapidement à réguler soi-même la température interne, - percevant quelque chose qu'il appellera plus tard l'amour parental, notre petit humain, qui sait déjà respirer - c'est toujours ça -, avait retrouvé un peu de la sécurité perdue, et puis voilà qu'il va maintenant faire connaissance avec quelque chose de nouveau et de très désagréable : une sensation vague de mal-être, de manque... Il apprendra plus tard que cela s'appelle la faim - ou la soif, les deux se confondent au début -. Toujours sans rien comprendre à la situation, il va découvrir une tactique dont il fera grand usage par la suite : il se met à pleurer. Et là, le miracle se produit : quelque chose s'approche de sa bouche, quelque chose de doux, de chaud, un réflexe se déclenche, et l'enfant se met à téter. Ce faisant, la sensation de manque s'apaise, il retrouve à nouveau quelque chose de la quiétude d'avant la catastrophe, ... et dodo jusqu'à la prochaine alerte.

Tout cela, me direz-vous, est bien banal, et c'est la vie. Oui, mais si on veut comprendre comment se développe l'être humain, comment se construit sa personnalité, il faut prendre toute la mesure de ce qui se passe à ce moment-là.

- *Avant*, il n'y avait rien de particulier à faire pour assurer sa survie, on était dans un monde sans vague, **sans déséquilibre important** - du moins tant que Maman ne souffrait pas gravement de faim, de froid, d'anoxie (manque d'oxygène), ni de déshydratation. On se trouvait en équilibre relativement stable, ce qui permet de dire que cet état fœtal représente au plus haut niveau la sensation de **sécurité**.

- *Après*, on doit faire face à tout un tas de problèmes, (manque de sucre dans le sang, qui provoque la faim, manque d'eau qui provoque la soif, manque d'oxygène qui donne la sensation d'étouffer...) Et ce, sans avoir les moyens intellectuels de rien y comprendre, ni les moyens physiques de remédier soi-même à la situation. Tout cela est vécu à l'état brut, les émotions ne sont pas atténuées par la distance que donnera plus tard la capacité de raisonner. Il y a donc

---

<sup>1</sup>"L'épreuve de la naissance, POUR LA SCIENCE juin 1986, Hugo Lagercrantz et Théodore Slotkin

apparition brutale de **l'insécurité**, face à un monde environnant qui change, et des sensations intérieures qui peuvent aussi devenir très désagréables!

- Le développement cérébral du petit humain à cette période ne lui permet ni d'avoir conscience de son existence propre, ni d'avoir l'autonomie motrice suffisante pour rechercher lui-même ce qui lui est fondamental : la nourriture et la chaleur. Ce qui le place dans un état de totale dépendance par rapport à ceux qui s'occupent de lui. Nous reviendrons longuement sur le développement de la prise de conscience de soi, qui s'achèvera lorsque le petit humain saura dire "je". Mais insistons ici sur l'importance de la **dépendance**. Alors que beaucoup d'animaux ont, peu après leur naissance, la capacité d'aller par eux-mêmes chercher la tétine maternelle, ou se blottir contre le pelage chaud de la mère, le petit humain ne peut qu'attendre qu'on s'occupe de lui, et ne dispose pour obtenir son bien-être que d'une arme : les pleurs ! Si sa mère décide de ne pas s'occuper de lui - et que personne ne prend le relais - eh bien il en meurt ! Bien sûr, il n'est pas encore capable de *comprendre* cela, mais il est tout à fait capable de le *sentir*. Et ce qui va être la garantie que "Maman" ne va pas l'abandonner, la garantie de cette sécurité, c'est l'amour que "Maman" lui porte. J'ai mis "Maman" entre guillemets : cette convention sera utilisée dans l'ensemble de ce travail pour indiquer qu'il ne s'agit pas de la *personne* de la mère biologique (ou même adoptive), mais de toute personne qui occupe la *fonction maternelle*, quel que soit son sexe et son degré de parenté biologique avec l'enfant. Cela peut même représenter un ensemble de plusieurs personnes qui occupent conjointement cette fonction.

C'est en ce sens qu'il faudra toujours entendre "Maman" avec les guillemets. Lorsqu'au cours de l'évolution historique de l'enfant, la mère commencera à prendre une réalité de personne plus précise, nous utiliserons le terme de maman, sans guillemets. Et ce besoin d'amour, garant de sécurité, est tellement fort chez le petit enfant, que s'il fait défaut, cela provoque des troubles graves pouvant aller jusqu'à la mort. On peut se demander comment l'enfant, dont le cerveau n'est pas encore assez développé pour qu'il puisse avoir conscience de lui-même et des êtres qui l'entourent, comment l'enfant donc peut-il reconnaître ce "maman" dont nous parlons ? Des études récentes sur les bébés tendent à prouver que cette reconnaissance est très précoce, plus qu'on ne le pensait voilà quelques années. Il semble que chez le petit humain **l'odorat** soit le premier sens en jeu dans la reconnaissance de "maman".<sup>2</sup> D'autres études récentes permettent de penser également que la voix de "Maman" est reconnue dès la première semaine post-natale. Pas le sens des mots, bien sûr, mais le ton de la voix et ses différentes inflexions.<sup>3</sup>

L'odeur de "Maman", le ton de la voix de "Maman", la chaleur de sa peau, cette odeur et cette chaleur transférées au berceau, voilà qui permet à Bébé de retrouver un peu de la sécurité perdue, et de vivre sans trop de drames les changements déroutants qui interviennent dans son environnement.

Dans son environnement, mais aussi dans son corps. L'on sait bien que dans les premières semaines et les premiers mois de la vie se produisent des changements extraordinaires dans le

---

<sup>2</sup>La Recherche n° 227, décembre 90: "l'olfaction et le développement de l'enfant, Benoist Schaal et Richard H. Poster

<sup>3</sup>La perception de la parole par les nourrissons, Peter Heimes, POUR LA SCIENCE , mars 1985

corps du bébé. Dans son corps, c'est-à-dire aussi dans son cerveau ! Les sensations qu'il peut percevoir s'affinent. La grande affaire reste toutefois de manger. Ne fut-ce que parce que les besoins nutritionnels de l'enfant sont tels, pour faire face à l'intense activité cellulaire nécessaire à son développement, que les sensations de vide (= faim/soif) et de réplétion (matérialisées par le "rôt") alternent rapidement au cours de la journée. C'est pourquoi les "psys" amateurs de gros mots parlent de *stade oral* (du latin *os* qui veut dire bouche), voulant dire par là que la relation au monde du bébé passe surtout par la bouche. Et plus précisément de *stade oral primaire*, parce que c'est la fonction de *nutrition* qui est en jeu. Cela voudrait-il dire qu'il y ait un stade oral secondaire, tertiaire, etc ? Voyons cela de plus près, en définissant du même coup la notion d'*érotisation*.

Imaginez que vous venez de faire une course épuisante par une forte canicule. Votre organisme manque cruellement d'eau, il y a donc un **déséquilibre physiologique** dans votre corps. La traduction psychique de ce déséquilibre est la sensation de soif. Que quelqu'un vous propose à ce moment un assortiment de boissons diverses et variées, il y a fort à parier que vous n'y prêterez guère attention, et avalerez d'un trait un ou plusieurs grands verres d'eau, même s'il y a là d'autres boissons que vous préférez d'ordinaire à l'eau plate. Il s'agit en effet de réduire au plus vite le déséquilibre biologique de votre organisme. C'est la fonction **primaire**, c'est-à-dire vitale, de l'acte de boire, et votre bouche remplit là un office de lieu de transition entre le "milieu intérieur" (l'intérieur de votre corps), et le "milieu extérieur", c'est à dire le monde environnant, où vous prenez pour vous l'incorporer, un élément nécessaire à votre vie, l'eau en l'occurrence. Le plaisir qu'on éprouve à ce moment là n'a rien à voir avec celui qu'on aurait par exemple après un bon repas, à siroter en agréable compagnie à la terrasse d'un café sa boisson favorite. C'est donc le plaisir primaire qui accompagne la réduction de la tension physiologique créée par un besoin, et c'est un peu ce que ressent le bébé aux premiers temps de sa vie. Jusqu'au jour où il s'avise - et ce jour là, des études de chercheurs israéliens l'ont montré<sup>4</sup>, arrive très tôt - que tous les aliments n'ont pas le même goût, que le sucré est tout de même préférable à l'amer, et là, le plaisir se déplace un peu. Ce n'est plus simplement le plaisir du remplissage, mais une première prise de conscience, que l'organe par lequel s'effectue ce remplissage, la bouche en l'occurrence, peut être le siège d'un plaisir propre, du fait que ce qui passe par là peut être "bon" ou "mauvais". Grande découverte, et ce n'est pas fini. Ce monde est décidément plein de surprises !

En effet, les sensations de Bébé s'affinent, et il s'aperçoit que cette bouche qui permet de réduire avec plus ou moins d'agrément ses déséquilibres internes, permet également par exemple de jouer avec le bout du sein, ou la tétine du biberon, ce qui permet de prolonger d'autant le temps passé dans les bras de "Maman", et même parfois, soit dit en passant, de la faire enrager ! Vous vous rendez compte ! Moi, Bébé tout faible, tout petit, tout fragile, tout dépendant, j'ai le pouvoir de faire enrager cet être tout puissant que me paraît être à ce moment "Maman"! Mais il ne faut pas en abuser, naturellement, car la pire catastrophe qui puisse arriver, c'est d'être abandonné, et qu'est-ce qui garantit contre cet abandon ? l'amour, l'attachement de "Maman". Il ne faut à aucun prix perdre cet amour gage de sécurité, et pourtant, je veux pouvoir téter quand je veux, et jouer comme je veux avec ma bouche ! Première manifestation d'un dilemme qui poursuivra le petit humain sa vie durant : concilier le vécu de ses désirs, et la prise en compte de la réalité extérieure.

Revenons sur ce que nous venons de voir : ce passage d'un plaisir lié à la réduction d'un déséquilibre vital (processus primaire) au plaisir lié à l'orifice par où cette réduction s'opère (processus secondaire). C'est une évolution fondamentale pour la compréhension du psychisme humain, et que nous nommerons **L'EROTISATION DE LA FONCTION**. Une analyse exhaustive de cette notion d'érotisation dépasserait nettement le cadre de ces lignes. Contentons nous d'en préciser un peu les contours : en effet, ce mécanisme peut être décrit pour tous les organes des sens, tous ayant à l'origine une fonction vitale, et pouvant être le siège d'un plaisir *non lié à cette fonction vitale*. Nos yeux, par exemple nous servent à nous déplacer, rechercher la nourriture, bref à accomplir des tâches nécessaires à notre survie. C'est la *fonction* première et naturelle de la vision. Mais ils peuvent aussi nous permettre d'apprécier un tableau de Van Gogh ou un coucher de soleil, ou l'harmonieux équilibre du visage d'une personne aimée. C'est l'érotisation de la fonction visuelle. De même nos oreilles ont pour *fonction* de nous permettre un repérage dans une certaine gamme de longueur d'ondes du monde sonore, de reconnaître tel ou tel son et d'éviter le danger qu'il annonce... ou la voix de quelqu'un vers qui on va se diriger. Mais elles nous permettent aussi d'apprécier une cantate de Bach... ou le dernier tube de notre rocker préféré (je veux dire ici, indépendamment du contenu intellectuel véhiculé par les paroles, simplement l'émotion produite par la musique). Le goût est primitivement destiné à la reconnaissance des substances comestibles, et des substances non comestibles... mais en dehors de toute situation de faim, il nous permet de jouir des saveurs subtiles du cassoulet toulousain, ou d'un grand cru bordelais. Le toucher aussi a une fonction vitale : reconnaître le froid du chaud, le dur du mou, le rugueux du doux, etc... Mais nous pouvons aussi en dehors de toute nécessité vitale, éprouver un plaisir exquis à caresser un animal familier... ou la peau de l'être aimé ! Bref, ***L'EROTISATION, c'est le plaisir lié à un organe (bouche, œil, oreille, peau, etc...) en dehors de l'accomplissement de la fonction vitale originellement dévolue par la nature à cet organe.*** Nous ferons par la suite grand usage de cette notion. Notons, entre parenthèse, que généralement l'érotisation *suit* l'exercice naturel et ingénu de la fonction. Sauf dans un cas : la fonction de reproduction. Là, l'érotisation (sexualité) *précède* la mise en œuvre de la fonction. Nous aurons abondamment l'occasion d'y revenir.

Mais n'anticipons pas : notre bébé vient tout juste de découvrir avec sa bouche la toute première ébauche de ce mécanisme, et il est encore tout à fait incapable de savoir ce que le mot "bouche" veut dire ! Sa coordination motrice reste des plus limitée, et sa perception de soi-même aussi. Il ne fait pas encore bien la différence entre "moi" et "Maman". Si le cordon ombilical a été matériellement coupé, l'enfant n'a pour autant pas encore pris conscience qu'il est devenu un être humain autonome : son système nerveux n'est pas encore suffisamment organisé pour que son ***SCHEMA CORPOREL***, c'est-à-dire en quelque sorte le "plan" neurologique de son propre corps soit établi. Il nous faut nous arrêter un peu sur cette notion de perception de soi. Car ce qui nous paraît aller de soi, à nous adultes, le fait que notre corps forme une entité personnelle, que nous avons des bras, des jambes, que nous pouvons mouvoir à notre guise, et diriger (parfois pas aussi bien que nous le souhaiterions, mais tout de même), pour nous déplacer, décider du chemin que nous allons prendre, de la manière dont nous allons agir sur la réalité qui nous entoure, bref, le fait que nous soyons une personne humaine complète et indépendante, s'est en réalité construit d'une manière complexe. Il va nous falloir examiner les choses sur deux plans, bien sûr intimement liés, et pourtant tout à fait différents : le plan neurologique et le plan psychologique. Il va sans dire que c'est au fur et à mesure que les connexions nerveuses s'affinent dans notre cerveau, que nos capacités de prise de conscience de nous-mêmes se développent, et pourtant, il se passe une chose assez curieuse : avant même que la maturation de notre cerveau et les

apprentissages n'aient permis de développer suffisamment les connexions nerveuses qui nous permettent de sentir le lien entre les différentes parties de notre corps, donc d'avoir **neurologiquement** conscience de nous-mêmes, un phénomène psychologique nommé **STADE DU MIROIR**, va nous donner une première conscience de notre identité. Et ce phénomène revêt une importance toute particulière, car s'il ne se produit pas, la personne risque de souffrir de troubles psychologiques graves.

Revenons donc à notre bébé : nous avons vu qu'il commence très rapidement à découvrir qu'on peut faire avec sa bouche plein de choses intéressantes, et même plaisantes, mais que cette prise de plaisir risque de provoquer chez "Maman" des réactions de nature à mettre en cause la sécurité dont Bébé a tant besoin. Et ce besoin de sécurité, précisément, fait rechercher au petit enfant une relation avec "Maman" où il soit vraiment **tout** pour elle, à tel point qu'on ne sache plus vraiment qui est qui : les "psys" parlent à ce sujet de "**relation fusionnelle**". Quelle meilleure protection en effet contre le risque d'abandon, que cette communauté d'amour où l'enfant se perçoit en quelque sorte comme un "morceau" de la mère ? Oui, mais cela ne va pas non plus sans inconvénients, et c'est l'existence de ces inconvénients qui va pousser bébé à évoluer affectivement d'une manière qui ne suit pas exactement son évolution neurologique.

D'abord, le moyen magique (pleurer) ne fait pas toujours accourir "Maman" dans les délais qui seraient souhaitables. La toute-puissance a ses limites, et c'est bien embêtant. Et puis, même si son schéma corporel n'est pas encore établi, l'enfant perçoit tout de même de mieux en mieux sa réalité intérieure, ses sensations s'affinent, ses mouvements se coordonnent et différentes parts de son anatomie lui deviennent accessibles. La difficulté à ce stade, c'est de faire le lien entre toutes ces sensations corporelles, le lien entre ce qu'il ressent dans ses mains, ses pieds, sa bouche, ses fesses, alors qu'il ne "sait" pas encore que tout cela est **son corps**. Faute d'un schéma corporel suffisamment développé, et d'un développement intellectuel assez avancé, toutes les nouvelles découvertes de l'enfant (ses pieds, ses mains, ses fesses, etc...) ont un aspect de jouissance, mais en même temps le laissent perplexe. Il est bien difficile de se représenter ce que vit l'enfant à ce moment, mais l'image la plus parlante qu'on puisse en avoir serait celle qu'on peut avoir dans un demi-sommeil en se regardant dans une boule à facettes. On dit que ces sensations sont vécues comme *morcelées*. L'organe porteur de plaisir, et plus précisément du plaisir *érotique*, au sens où nous avons défini l'érotisation un peu plus haut, est ressenti comme un morceau autonome de soi et par conséquent l'enfant est tiré à hue et à dia par ce qui se passe en lui. D'autant qu'à ce moment, l'enfant va faire connaissance avec ce que les psychologues appellent l'ambivalence : c'est-à-dire qu'il va falloir faire coexister deux désirs différents, voire opposés... et voire plus de deux ! Par exemple le désir de se remplir en tétant, de jouer avec sa bouche et le sein maternel, de faire enrager "Maman"... et de garder son amour intact. En voilà un problème pour une si petite tête ! La bouche devient alors le lieu d'un conflit générateur d'angoisse. Angoisse qui peut très bien de manifester par de la colère et des pleurs : Bébé se met à crier sans raison apparente, et reste inconsolable. Toutes les mères connaissent ces épisodes, pas toujours faciles à gérer.

Et puis, à mesure que le temps passe, une constatation vague se fait jour dans l'esprit du bébé : il n'y a pas que moi dans la vie de Maman ! Oh bien sûr, cela ne se formule pas aussi clairement dans sa petite tête, mais il sent bien qu'il n'est pas "tout" pour "Maman", et patatras ! son beau rêve d'une sécurité absolue dans une communauté d'amour avec elle s'écroule. Il va falloir réorganiser sa sécurité en tenant compte de cet empêcheur de fusionner en rond que, à tout hasard, on va appeler "Papa" avec les guillemets, comme pour "Maman". En effet, pour l'instant,

ce "Papa" avec guillemet représente tout ce qui vient s'insérer comme un coin entre Bébé et "Maman" : ça peut être le père véritable de l'enfant, ou bien l'amant de la mère, ou son confesseur, où dans des cas extrêmes le père mort, ce qui compte, c'est que dans le désir de la mère, il n'y ait pas seulement le bébé, que l'enfant ne comble pas entièrement les besoins affectifs de la mère, mais que celle-ci ait réservé dans ses capacités d'amour une place pour quelqu'un d'autre que l'enfant, et c'est ce quelqu'un d'autre que nous appellerons "Papa".

Faisons le point sur la situation : vers les 6-8 mois, notre bébé s'est "éveillé", comme on dit, il a pris conscience de pas mal de choses sur ce vaste monde, en particulier concernant les possibilités de plaisir et de déplaisir qu'il peut réserver. Les problèmes du départ commencent à trouver une solution élégante : respirer fait maintenant partie des habitudes ; téter aussi. On commence à découvrir une autre façon de se nourrir : la petite cuillère est entrée dans les mœurs, et il y a moyen de faire pas mal de choses intéressantes (des "bêtises", paraît-il) avec cet instrument. Dans les étages inférieurs, si on ne sait toujours pas maîtriser ses sphincters, c'est-à-dire les muscles qui commandent la libération des selles et de l'urine, on apprécie les moments où "Maman" vous lave les fesses. On sait gazouiller, et ça a l'air de beaucoup plaire ; il y a là quelque chose à creuser, le bruit qu'on fait avec sa bouche semble un domaine tout à fait intéressant. Pour l'instant, il faut bien dire que l'enfant est surtout sensible au ton de la voix, ton qui exprime clairement si "Maman" est contente ou pas. Indication utile pour savoir jusqu'où on peut aller sans risquer la rupture. On commence aussi à avoir son "petit caractère", et même son caractère tout court. Contre partie de tout cela, les moments d'angoisse existent aussi, et sont même de plus en plus fréquents, c'est que tout n'est pas toujours rose, la peur de l'abandon, même si elle ne peut encore pas devenir vraiment consciente, faute d'un développement intellectuel suffisant, est de plus en plus présente. D'autres peurs aussi apparaissent, des peurs de dévoration par exemple, mises en évidence par une psychanalyste anglaise du nom de Mélanie Klein. Dans bon nombre de cas, également, Bébé perçoit confusément qu' "il se passe des choses" entre "Maman" et "Papa", choses dont la nature n'est évidemment pas définie, mais qui laissent de plus en plus percevoir qu'entre Bébé et "Maman", il y a une faille de plus en plus large, et qu'il va falloir faire avec. C'est dur d'être un bébé !

Chacun a un jour ou l'autre été témoin de la scène suivante : une mère, avec son bébé dans les bras, dans la salle de bain, devant la glace. La mère parle au bébé de la glace, "Il est mignon, le bébé, regarde le bébé," etc... Scène charmante s'il en est, mais derrière cette charmante banalité, se cache le modèle d'une des plus formidables mutations dans la vie de l'être humain. Alors qu'à ce moment-là, le système nerveux de l'enfant n'est pas encore suffisamment organisé pour qu'il puisse avoir ce "plan intérieur" de lui même qu'est en quelque sorte le schéma corporel, va se faire jour dans sa petite tête, comme une illumination quelque chose qu'on pourrait traduire par "bon sang ! mais c'est moi, ça !". En somme, cette conscience de soi qu'il n'a pas encore *neurologiquement*, va lui être donnée *psychologiquement* par la reconnaissance de son image dans le miroir. C'est la reconnaissance par sa mère du bébé de la glace qui donne à l'enfant la toute première notion de son identité, et de son identité comme être *séparé* d'elle. Et cette prise d'identité affective, qui trouve sa source dans le regard d'autrui, permet de surmonter la faille de la séparation du corps de la mère, et de trouver une sécurité d'une tout autre nature.

En fait, il faut bien voir que ce n'est pas le geste matériel de montrer à l'enfant son image, qui va produire le stade du miroir ; heureusement, sinon les peuples démunis de miroirs n'auraient jamais accès à cette prise d'identité. Non, l'image à laquelle va s'identifier le bébé est en fait son

existence comme être complet et séparé dans l'esprit de son entourage, et tout particulièrement de sa mère. L'image dans la glace est un **SUPPORT** à cette identification, mais il peut y avoir d'autres supports. Un autre enfant, par exemple, peut être à ce moment là un support d'identification. Et tout ce qui arrive à ce moment-là à l'image-support est ressenti comme arrivant à soi : l'enfant qui voit un autre enfant pleurer se met lui-même à pleurer par exemple. Ainsi certains malades mentaux, qu'on nomme "psychotiques", et qui n'ont justement pas bien franchi cette étape de prise de possession de leur identité, peuvent parfois ressentir dans leur corps les transformations de leur image dans un miroir déformant, une poignée de porte, ou une cuillère par exemple. Ainsi, prenez deux bébés dans un bac à sable, qui se font face, l'un a une pelle, l'autre pas. Celui qui n'a pas de pelle n'a de cesse que d'avoir fauché sa pelle à l'autre. Mais quand il l'a, qu'en fait-il ? Il la laisse tomber ! Ceci s'explique très bien si l'on voit les choses à la lumière de l'identification en miroir : en effet, l'enfant qui n'a pas de pelle s'identifie à celui qui en a une, et doit dès lors se la procurer pour se sentir "complet" comme lui. Mais dès qu'il l'a, le problème en se pose plus, et il la laisse donc tomber, à moins que le premier, dans la même position identificatoire ne relance la bagarre dans l'autre sens.

Cette première notion de son identité propre, indispensable au développement affectif harmonieux de l'individu va maintenant pouvoir s'affiner. On aborde là quelque chose d'un peu ardu, qui est la fonction symbolique du langage. En effet, pour comprendre ce qui va suivre, il faut se représenter le langage comme une sorte de miroir où se reflètent les choses de la réalité. Car, si l'on emploie par exemple le mot "voiture", les différentes personnes qui sont ici vont avoir une notion assez précise de ce dont on parle, même si tel imagine une 2 chevaux et tel autre une Rolls-Royce. Il n'y a pas besoin d'avoir une voiture *réelle* sous les yeux pour pouvoir communiquer. En ce sens, on peut dire que le mot "voiture" est le reflet de la chose dans le miroir du langage. Ce qui est bien commode pour la conversation, car si pour échanger il fallait toujours avoir sous les yeux la chose réelle dont on parle, la vie sociale ne serait pas simple ! De même on peut considérer que le *Nom* (ou le prénom) d'une personne est son reflet dans le miroir du langage. Et la prochaine conquête de "Bébé" va être de pouvoir se repérer en tant qu'humain complet non plus dans une glace, ou en s'identifiant à un autre enfant, mais en s'identifiant à son propre nom (ou prénom, ou diminutif, selon la manière dont son entourage le repère). C'est la phase où l'enfant parle de lui (car il apprend en même temps à parler) à la troisième personne, montrant ainsi que son identité s'affine, et qu'il n'a plus besoin d'un support extérieur auquel s'identifier : son nom lui suffit, et ce qu'il y a de bien commode dans le miroir du langage, c'est qu'on peut commodément l'emporter avec soi ! voilà qui est bien rassurant, et vous donne, tout à coup, à vos propres yeux une importance toute particulière.

Pourtant, on n'est pas encore arrivé à la perfection : bien sûr, parler de soi en s'appelant par son prénom, son diminutif, ou tout autre composite, ça pose déjà son bébé, mais ça n'a pas encore toute la souplesse voulue. Pour tenter d'explicitier simplement ce qui se passe à ce moment là (et qui a fait pondre à de plus doctes que moi des ouvrages entiers sur le sujet), disons que, parler de soi à la troisième personne, c'est un peu comme se mettre en scène et faire dire tout ce qu'on a à exprimer par un personnage de théâtre, sans entrer véritablement soi-même dans le jeu. Et l'étape suivante va consister à se passer de cette représentation de soi, en passant du "il" au "je", c'est-à-dire de se passer en quelque sorte de "porte-parole". Lorsqu'on a pu franchir cette étape, on a du même coup effectué l'acte essentiel de la vie psychique : la prise d'identité. Ça ne veut pas dire que tout est réglé, mais ça veut dire qu'on est armé pour régler les problèmes qui vont suivre.

Parce que des problèmes, dans une vie d'enfant, il y en a un paquet ! Nous venons de passer pas mal de temps sur le passage de l'indifférenciation d'avec la mère à la prise de possession de son identité propre, mais pendant tout ce temps, on a engrangé une multitude d'expériences, alternativement heureuses et malheureuses, et entamé des apprentissages tout à fait passionnants, qui nous permettent tout à la fois d'affermir notre prise sur le monde, et d'améliorer notre schéma corporel, cette fameuse "carte interne" de soi, qui va venir compléter et assurer la prise d'identité psychologique faite au cours du stade du miroir.

Nous avons laissé Bébé aux prises avec le "stade oral", au moment où l'essentiel de sa connaissance du monde environnant passait par sa bouche. Sur le plan du stade oral *primaire*, c'est-à-dire de la fonction de nutrition, le problème est résolu. Mais sur le plan de l'Érotisation, il s'en est passé des choses : d'abord, on commence à avoir à sa disposition une palette d'aliments de plus en plus variés, et l'usage d'un ustensile tout à fait intéressant, la petite cuillère. En plus, ultime sophistication de l'érotisation buccale, on a appris à émettre toute une gamme de sons allant du gazouillis aux premiers mots. Des mots comme "Papa" ou "Maman" provoquant d'ailleurs dans l'assistance un frisson tout à fait intéressant, il semble qu'on puisse mener son monde en utilisant bien les sons ! Ben oui, mais dans le même temps, il a fallu aussi faire des concessions ! et pas des minces !

D'abord, la petite cuillère, c'est bien, ça permet d'exprimer ses sentiments sur la qualité de la nourriture en faisant profiter un rayon assez étendu du monde environnant, ça permet aussi de prendre soi-même les choses en mains, mais ça veut dire aussi que "Maman" ne nous prend plus autant tout contre elle pour donner le sein ou le biberon. Il faut maintenant intégrer la notion que dans ce bas monde, "on ne peut pas avoir le beurre et l'argent du beurre" et que toute prise d'autonomie se paye de l'abandon de quelques privautés, voire de quelques conflits. Car "Maman" n'est pas toujours d'accord avec l'utilisation qu'on fait de la petite cuillère et des autres ustensiles de la table, et même de la nourriture qu'elle nous a amoureusement cuisinée (oui, je sais, il y a aussi les petits pots, mais enfin...). Et la question de savoir jusqu'où l'on peut aller trop loin sans encourir des sanctions pouvant aller jusqu'à des tapes (vous vous rendez compte !), mais dont la pire reste la privation d'amour, est plus que jamais d'actualité. Question diplomatie, les négociations du GATT, à côté, c'est de la gnognote.

Et puis, le monde s'agrandit : on commence à pouvoir se déplacer par soi-même, en rampant ou à quatre pattes, au début c'est plus sûr, mais assez rapidement comme un vrai bipède, sous les acclamations enthousiastes de la famille réunie. Laquelle famille, soit dit en passant, manque un peu de suite dans les idées : figurez-vous que dès qu'on l'a réussie, cette fameuse position debout, et qu'on commence à vouloir s'appropriier toutes les choses intéressantes qu'on peut trouver dans la maison, ladite famille n'a de cesse que de nous les enlever des mains, et peut parfois aller jusqu'à nous enfermer dans un parc, avec des jouets insipides ! Que fait Amnesty International ? Eh oui, le plaisir de prise de possession du monde s'accompagne de pas mal de sentiments de "dépossession", et à une période où l'on a tendance à se considérer un peu comme le roi du monde, cette royauté est douloureusement battue en brèche.

Et puis, on considérait jusque là comme acquis que "Maman" devait nous laver les fesses et nous changer les couches lorsqu'on avait restitué au monde extérieur le résultat digéré de ce qu'on avait pu ingurgiter avec la bouche, et cette zone des fesses et du sexe était de ce fait entrée en phase d'"érotisation", puisqu'elle permettait d'accéder à un certain plaisir dans la relation avec "Maman", mais cette dernière ne l'entend pas de cette oreille, et se met à exiger quelque chose

d'abord totalement incompréhensible : qu'on "fasse" dans le pot. Et c'est parti pour ce que les "psys" appellent le *stade anal*. Le premier problème est d'arriver à les contrôler, ces fichus sphincters. Car elle en a de bonnes, maman, mais dans un premier temps, ce n'est pas évident du tout ! L'enfant a autant de mal à apprendre ce contrôle, et il lui faut autant de temps pour y arriver, qu'il a eu de mal par exemple à contrôler suffisamment ses mains pour attraper un petit objet. Il est d'ailleurs risqué de vouloir faire faire cet apprentissage trop tôt : cela reviendrait à donner à l'enfant l'impression qu'on exige de lui quelque chose d'impossible, dont il n'a même pas idée, et provoquer chez lui une réaction de désespoir dont les conséquences peuvent être néfastes à son développement psychologique.

Mais les premières fois que l'enfant arrive à ce fameux contrôle, quelle victoire ! D'autant plus que cette réussite est généralement saluée par la famille réunie. L'image de Bébé promenant le résultat de ses efforts dans le pot, sous le nez de tout un chacun, (de préférence au moment du dessert) permet de prendre conscience de l'importance qu'une telle maîtrise revêt pour lui. Il faut bien voir qu'à ce moment là, c'est un véritable cadeau de prix qu'il fait à son entourage, et plus spécialement à sa maman. Vous remarquerez que l'on parle maintenant de maman sans guillemets, car la prise d'identité du stade du miroir ayant eu lieu, l'ère de la relation fusionnelle est terminée, et on va pouvoir accéder à un autre type de relations, où la notion d'*échange* peut enfin intervenir. Et le premier échange justement, c'est ce cadeau que l'on fait à Maman en échange de son amour. Ceci dit, c'est également un petit morceau de soi qu'on abandonne, et ce n'est pas rien ! D'autant plus que, après avoir bien joué le jeu de l'admiration devant les productions anales de Bébé, on les prend, les balance dans les toilettes... et tire la chasse ! Mon beau cadeau ! C'est donc tout le cas qu'on en fait ? Ah mais ça ne va pas se passer comme ça ! Et l'on verra l'enfant résister parfois avec opiniâtreté aux sollicitations parentales, et "refuser" par moments de faire à nouveau ce cadeau exigé. D'autant que cette perte de quelque chose de lui pourra parfois l'angoisser : même si on a maintenant son identité, la notion d'intérieur et d'extérieur du corps a encore besoin d'être affinée, et on a toujours peur de perdre quelque chose de soi-même, peur qui prendra une signification toute particulière d'ailleurs dans la phase suivante. C'est qu'il faut bien admettre que depuis qu'il est arrivé sur cette terre, il a fallu à l'enfant accepter une longue suite de renoncements : renoncement à faire partie du corps chaleureux de la mère, d'abord physiquement lors de la naissance, puis psychologiquement, au moment du sevrage, et surtout au moment du stade du miroir, et maintenant, renoncer aux soins maternels les plus intimes, et donner à fond perdu, cette partie précieuse de soi ! Bien sûr, il y a des compensations : c'est bien agréable de pouvoir se déplacer, affirmer ses préférences gastronomiques, se saisir d'un certain nombre de choses tout à fait intéressantes, même si parfois dangereuses ; toutes les expériences ne sont pas une partie de plaisir, et l'on apprend vite que le feu, si joli à regarder, ça brûle, qu'on peut aussi se couper, s'écorcher, se faire taper sur les doigts, et que, si l'on tire la queue du chat, il se met à griffer.

Surtout, on apprend que les mots, reflets de choses, comme nous l'avons dit, permettent de comprendre et se faire comprendre. Les "psys" disent que l'on a à ce moment, "accès à l'ordre symbolique", c'est à dire, en simplifiant, que ce renoncement à la relation fusionnelle avec "Maman" permet des échanges avec Maman, échanges qui ne sont pas seulement des échanges matériels, mais qui peuvent être aussi des échanges de sentiments et d'*idées médiatisés par des mots*.

Et puis, un stade peut en cacher un autre, c'est comme les trains aux passages à niveau ! Car on en a à peine terminé avec ce fameux stade anal, que se profile à l'horizon ce qu'on appellera le *stade phallique*. Mais avant d'aborder cette nouveauté, insistons encore une fois sur l'importance de l'éducation de la propreté. De ce moment-là peut en effet dépendre au moins en partie l'attitude que l'adulte aura devant l'argent, monnaie d'échange qui correspond à la symbolisation des rejets fécaux. Mais aussi sa confiance en lui, et sa capacité à donner une juste réponse à une situation où on attend quelque chose de lui. Par exemple, un enfant pour qui on aurait commencé trop tôt à lui demander un contrôle de ses sphincters, pourra manquer de confiance en lui, avoir toujours peur devant une situation d'autorité, qu'on lui demande quelque chose qui dépasse ses capacités car nous avons toujours tendance d'analyser les situations de la vie où nous nous trouvons en fonction des situations que nous avons vécues par le passé. Ou bien il pourra réagir par un rejet, un blocage devant l'autorité. A l'inverse, quelqu'un à qui on n'aurait pas donné suffisamment de limites pourrait avoir tendance à "foutre sa merde" un peu partout. Car ce n'est pas par hasard que l'on utilise cette expression.

Mais arrive un moment où le petit garçon, ou la petite fille, va se rendre compte justement qu'il ou elle est un petit garçon ou une petite fille, c'est-à-dire prendre conscience qu'il existe une différence entre les sexes. Voilà encore autre chose ! Décidément, il faut toujours s'adapter. Le bon Docteur Freud à qui nous devons beaucoup de découvertes dans ce domaine du développement psychique avait appelé ce stade *stade phallique*. Car il avait tout centré sur la présence ou l'absence à cet endroit de l'appendice pénien. **Attention** ! si vous lisez la littérature psychanalytique, ne confondez pas phallus et pénis, les psychanalystes sont des gens compliqués qui établissent entre ces deux mots des *distinguo* subtils. D'ailleurs, il faut pour pouvoir lire cette littérature, avoir une bonne connaissance des notions de base ; trop de présentations caricaturales - en particulier dans la presse et les médias - de ces notions mal digérées, ont fini par donner une image tout à fait faussée de la psychanalyse. C'est pourquoi nous essayons ici de ne manipuler qu'avec prudence toutes ces notions. Mais ici, nous ne pouvons faire l'économie de parler de ce que Freud justement avait appelé l'angoisse de castration. Oubliez tout d'abord le sens que l'on donne généralement à la réalité de ce mot castration. L'angoisse dont il est question, c'est d'abord une angoisse de perdre quelque chose de soi-même, et ce n'est absolument pas réservé aux parties génitales. Nous avons vu, déjà, plusieurs circonstances où l'enfant a été obligé d'accepter la perte, la dépossession de quelque chose. La dernière en date étant les excréments. Le mot "castration" est employé en psychanalyse pour tout ce qui est ressenti comme une *perte d'une partie de soi-même*, on l'emploie par exemple parfois pour la séparation entre l'enfant et sa mère, comme si la mère apparaissait castrée de son enfant là la naissance. Il est bien évident que la découverte du sexe anatomique intervenant dans les mêmes moments où s'établit le contrôle sphinctérien, cette angoisse de perte d'une partie de soi-même topographiquement liée aux excréments va tout naturellement s'y appliquer. Et là, les choses commencent à se passer différemment selon que l'on est un petit garçon ou une petite fille. Jusque là, il n'y avait pas de différences notables dans l'évolution des deux sexes. Jadis, on disait assez facilement à une petite fille qu'elle "n'avait pas" de sexe. Ce qui pouvait laisser penser qu'elle l'avait perdu, voire que quelque méchante fée lui ait enlevé, donc qu'elle s'est trouvée castrée de cette partie d'elle-même. Si maintenant on explique - heureusement - plutôt aux petites filles que chez elle, "c'est à l'intérieur" et que chez le petit garçon, c'est à l'extérieur, cela n'empêche pas que les mêmes fantasmes puissent exister, simplement ils sont moins dramatisés. Cette idée, qu'être fille, c'est avoir perdu, ou été dépossédée d'une partie de soi, a conduit Freud à parler du complexe de castration. Là encore, oubliez l'idée que vous vous faites du mot complexe, car cette notion de complexe est une des

plus galvaudée de la littérature psychanalytique. Et le petit garçon ? Eh bien pour lui, il n'a rien perdu pour l'instant, mais *il a quelque chose à perdre*, ce qui pourra prendre la forme chez lui d'une angoisse, l'angoisse de castration, justement.

Nous n'allons pas nous attarder sur ces notions, fort utiles lorsqu'on doit aider des personnes en difficultés psychologiques, mais peu nécessaire à notre propos. En effet, ce qu'il nous faut retenir de tout cela, c'est que dans le processus de prise de son identité, l'enfant se trouve aux prises avec un nouveau problème : découvrir son **identité sexuée**. Car enfin, comme nous l'avons vu, il découvre son sexe anatomique, c'est une zone déjà érogène, d'abord parce qu'elle est physiologiquement très sensible, ensuite parce que c'est sans doute la partie du corps du bébé qui a le plus été l'objet des soins maternels, et que l'enfant sent bien, dans la façon dont les adultes en parlent - où n'en parlent pas - que ce n'est pas une partie tout à fait comme les autres. Et là, pas question de se repérer sur la fonction : on ne sait pas à quoi ça sert, sinon à faire pipi, mais ça, garçons et filles le font, alors pourquoi cette différence ? Même si on explique à l'enfant que c'est pour faire des bébés, cela ne lui "parle" pas suffisamment pour régler le problème. Ce qui va en revanche l'aider à se repérer, c'est la constatation que Maman est une fille et Papa (oui, vous savez bien, cet empêchement de fusionner en rond qui venait perturber notre relation avec "Maman", et qui, bon an mal an, une fois franchi le stade du miroir, a pris son identité de personne séparée, et qui dans les cas normaux s'avère une personne fort fréquentable, voire franchement intéressante, par moments, quand il nous fait sauter sur ses genoux par exemple, ou qu'il prend le relais affectueux alors qu'on est un peu en froid avec Maman) Papa, donc, un garçon. Ca, c'est un repère. On a déjà découvert le mécanisme de l'identification, et ma foi, la solution est là : s'identifier à Papa si on est un petit garçon, à Maman si on est une petite fille. C'est tout simple, me direz-vous ? Oh la la ! pas du tout ! Il va falloir en passer par un truc dont les médias ont aussi fait leurs choux gras, et que Papa Freud avait appelé le **Complexe d'Oedipe**. Connaissez-vous l'histoire d'Œdipe ? C'est une histoire bien triste de la mythologie grecque : l'histoire d'un roi de Thèbes qui avait eu un fils, et on lui avait prédit que ce fils, qui s'appelait justement Oedipe, tuerait son père, et épouserait sa mère. Vous pensez bien que ce roi n'eut plus qu'une idée : se débarrasser au plus vite d'un enfant aussi dangereux. Et voilà Oedipe exilé, ce qui était la dernière des choses à faire, car justement d'être exilé, il ne connaissait ni son père ni sa mère, ce qui fait qu'un jour, se querellant avec un homme, il le tua sans plus de manière, et qui était cet homme ? Son père, bien sûr. Plus tard, il rencontra devant Thèbes un animal mythologique qui s'appelait le Sphinx et qui posait une énigme aux passants. Ceux qui ne savaient pas répondre étaient dévorés sans autre forme de procès. Oedipe, comme il était très intelligent, sût répondre et ce fut le Sphinx qui disparut. Les habitants de Thèbes, ravis d'être débarrassés de la bestiole, lui firent la fête, et lui proposèrent d'épouser la reine, qui était veuve (et pour cause !). Et voilà, la prédiction s'était réalisée, comme une fatalité contre laquelle le pauvre Oedipe ne pouvait rien. Et si Freud a utilisé le nom de ce mythe grec pour décrire les relations de l'enfant à ses parents, c'est justement parce que les liens qui se créent entre le petit garçon et sa mère à ce moment-là, le conduisent fatalement à se retrouver rival de son père dans une relation de type amoureux avec sa mère, et ceci sans bien sûr qu'il n'y ait de "faute" de la part du pauvre gosse. Ceci-dit, il ne faudrait tout de même pas se méprendre et oublier que, lorsqu'on dit que si l'enfant en avait à ce moment les capacités physiques, il tuerait son père et épouserait sa mère, il ne faut pas prendre cela au pied de la lettre, comme une vérité révélée !

Cette parenthèse historique refermée, où en est-on ? Notre petit enfant s'est aperçu qu'il avait un sexe, masculin ou féminin, que de ce fait il était "comme Papa", ou "comme Maman", et qu'il va

falloir faire avec, quel que soit son désir d'être comme l'un ou l'autre. Jusque-là, nous l'avons vu, les liens affectifs les plus forts ont été tissés avec la mère.<sup>5</sup> Et cela, quel que soit le sexe de l'enfant. Dès lors, les choses vont se passer différemment pour le petit garçon et pour la petite fille. Le but du jeu, si l'on peut dire, c'est d'arriver à s'identifier au parent du même sexe. Et pour cela, prendre comme objet d'amour le parent de sexe opposé. En quelque sorte, je vais apprendre à aimer Maman "comme papa" (et non plus comme un bébé) si je suis un petit garçon, et à aimer Papa "comme Maman", si je suis une petite fille. On voit tout de suite que le petit garçon a la tâche plus facile : il lui suffit de suivre sa pente naturelle d'amour vers sa mère, simplement, en s'identifiant à son père, il va acquérir son identité sexuelle mâle. Pour la petite fille, c'est un peu plus compliqué, car il va falloir qu'elle change d'objet d'amour principal : sa pente naturelle la porterait tout autant que le petit garçon à s'identifier à son père dans la manière d'aimer sa mère ! mais elle se retrouve là en porte-à-faux avec son repérage anatomique. Il va donc falloir reporter sur le père l'amour qu'on avait pour la mère, et grâce à cela transformer l'amour qu'on avait pour la mère en amour identificatoire. Alors seulement elle pourra prendre possession, elle aussi, de son identité sexuée. Ce qu'il ne faut pas perdre de vue, dans cette situation œdipienne, c'est l'apparition de ce clivage entre deux formes d'amour : l'amour identificatoire ("être comme") et l'amour objectal (désir de possession). C'est grâce à la navigation entre ces deux types de relation affective, que l'enfant va pouvoir d'ores et déjà se repérer dans une image sexuée, qui lui permettra de surmonter plus tard le séisme de l'adolescence. Le problème suivant va être de rendre en quelque sorte interchangeable les personnes supports de ces deux formes d'attachement. J'ai parlé de situation œdipienne, tout à l'heure, car cela correspond mieux à la description de cette phase normale et constructive du développement. On pourra vraiment parler de "Complexe d'Oedipe", si cette situation se fige, si l'objet d'amour ne peut être transféré plus tard du parent de sexe opposé sur un autre être de sexe opposé, et si l'identification au parent du même sexe est telle qu'elle ne permet pas à l'individu de trouver *sa manière propre* d'être un homme ou une femme.

Ainsi, petit à petit, et par phases successives, s'est élaborée chez le petit humain, une image de soi, en rapport avec son entourage. Dans le même temps, son évolution neurologique lui a permis de percevoir de mieux en mieux ses sensations internes, et de contrôler de plus en plus finement ses gestes et ses comportements. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que ces deux processus, le processus de maturation interne et la prise d'identité à partir des identifications successives à l'image en miroir, puis au parent du même sexe, sont, dans le cas normal, concomitants, mais ne peuvent se remplacer l'un l'autre. Si pour une raison ou une autre, l'identification dans le miroir ne s'est pas faite au moment voulu, alors même que le développement neurologique serait normal et permettrait d'avoir une image interne de soi, l'individu risque de présenter des troubles de la personnalité graves, avec parfois une perception distordue de son corps. Si l'identification au parent du même sexe n'a pu se faire, on pourra dans des cas limites voir des gens qui, bien que "sachant" pertinemment de quel sexe ils sont, se "sentent" de l'autre sexe, et pourront même parfois aller jusqu'à recourir à la chirurgie, pour mettre en accord leur réalité anatomique avec l'identité sexuelle qu'ils se sont forgés au cours de leur histoire.

---

<sup>5</sup>Nous avons vu que "Maman" pouvait être une personne très différente de la mère, et pouvait même être le père. Ce qui complique un peu les choses arrivés à ce stade, nous parlerons ici du cas général où "Maman", puis Maman sans guillemets, est la mère (biologique ou adoptive, cela importe peu). Nous développerons les cas particuliers dans un autre chapitre.

Qu'est-ce qui se passe, maintenant, disons vers 5 - 6 ans, alors que tous ces bouleversements se calment un peu ? Eh bien, disons que cette identité toute neuve, cette petite personnalité, on va pouvoir commencer à l'exercer dans la relation avec autrui. Dans le même temps, on va aussi apprendre à utiliser ses capacités intellectuelles, physiques, etc... Et le cadre naturel, du moins dans notre civilisation, le terrain d'expérience idéal pour cet exercice, c'est *l'école*. Là on peut acquérir des notions et des expériences nouvelles, trouver de nouvelles images à qui s'identifier. On va pouvoir apprendre à établir son territoire propre et à le protéger des autres. Et d'ailleurs, bien souvent, l'intrusion des parents dans ce monde de l'école, que l'enfant ressent normalement comme *son affaire à lui*, est plutôt mal ressentie ! De plus, les acquisitions intellectuelles formidables que l'enfant doit intégrer à cette période occupent pas mal sa vie. Les relations aux autres enfants du même âge permettent également de se situer de façon plus précises, de mieux cerner les contours de sa personnalité propre, et parfois de se découvrir des objets d'amour parmi les pairs. Les amours enfantines sont aussi une expérience très importante. Il y aurait beaucoup à dire sur l'évolution de l'enfant à cette période, mais cela dépasserait nettement le cadre de ce petit travail, qui vise simplement à resituer les principaux évènements constitutifs de la personnalité.

Et puis voilà qu'un nouveau bouleversement va se produire dans le corps de l'enfant. Il avait réussi à trouver un certain équilibre avec son image, bien sûr, il fallait changer régulièrement la peinture des chaussures, et la taille des vêtements, mais enfin le fait de grandir ne remettait pas fondamentalement en cause l'équilibre acquis. Et puis voilà que les hormones sexuelles entrent en jeu : chez le garçon, la voix mue, un duvet plus ou moins gracieux commence à envahir le menton, les premières éjaculations, provoquées ou spontanées au cours de la nuit, ouvrent des perspectives sur un monde attirant et inquiétant à la fois, et surtout la relation avec les filles commence à se charger d'un potentiel émotionnel particulier. Chez la fille, les premières règles signent le basculement du monde de la petite fille au monde de la femme, la pilosité pubienne et surtout le développement des seins induisent une métamorphose de l'image de soi pas forcément évidente à digérer. Bref, tous les symptômes de l'adolescence sont réunis.

Alors, qu'est-ce qui est en jeu au cours de cette période ? Essentiellement l'achèvement de la notion d'identité sexuée, par l'accès à la fonction de reproduction, et le recentrage de la notion de désir de l'autre autour de cette fonction.

Bon an mal an, l'équilibre des relations avec les parents qui s'était établi au moment de l'Oedipe, c'est à dire le parent du même sexe comme modèle d'identification, et le parent de sexe opposé comme objet d'amour, avait tenu jusque là. Mais maintenant, il commence à s'agir d'autre chose : on est en passe de devenir soi-même véritablement (même si c'est dans un avenir encore lointain), "le père" ou "la mère". Avouez que cela a quelque chose d'impressionnant ! Papa ou Maman comme objet d'amour, ça allait de soi en quelque sorte, mais un garçon ou une fille de son âge, c'est beaucoup moins évident. D'autant plus que c'est bien gentil tout ça, mais comment le ou la choisir, et surtout comment le ou la séduire ! Il ne suffit plus de suivre la pente naturelle des choses, il faut maintenant mettre son image en jeu, au risque d'être rejeté(e) ou moqué(e). Et d'abord, puisqu'il va falloir envisager, même à long terme, une vie personnelle autonome, où la soupe qu'on mangera ne sera plus celle de maman, mais celle qu'on se fera cuire, il faut s'en donner le courage. Et la meilleure manière de s'en donner le courage, c'est de cracher dans la soupe familiale ! Tout le monde connaît cet aspect de l'adolescence qui consiste à critiquer avec plus ou moins de violence les parents, la société, etc..., et à adopter des comportements plus ou

moins opposés aux valeurs traditionnelles. C'est en fait une espèce de "table rase" destinée à préparer l'éclosion de la personnalité propre. On dit volontiers que l'adolescent "se pose en s'opposant". Le groupe d'adolescents revêt une importance particulière, du fait qu'en secrètent ses propres codes et ses propres règles, il offre une alternative aux codes et règles jusque là admis, en attendant que des choix personnels puissent s'élaborer. Mais il faut bien admettre que la grande affaire, c'est la mise en jeu de son image dans une relation sexualisée. Assez fréquemment, se nouent à ce stade des "amitiés particulières" qui sont en fait des tentatives de réassurance sur son propre corps sexué à travers la manière dont le grand copain ou la grande amie vit son propre corps sexué. Et si parfois, cette découverte passe, surtout au début de l'adolescence, par des petits jeux plus ou moins sexualisés, il ne faut surtout pas crier à l'homosexualité : il ne s'agit pas là d'une polarité du désir, mais en quelque sorte d'une homosexualité identificatoire, où l'on recherche sa propre manière d'habiter son corps sexué.

Petit à petit, de premier flirt en petit(e) ami(e), va se liquider tout naturellement ce qui peut rester du "complexe d'Oedipe". Les parents sont de vieux "cons" qui ne comprennent rien à rien, l'affaire est entendue. On va refaire le monde. Comment ? ben, on verra bien, mais on va le refaire, c'est sûr. A travers la remise en question des parents, il ne faut surtout pas croire que ceux-ci perdent l'amour de leur enfant. Non, simplement, dans l'évolution normale d'un être humain, il faut passer d'un amour que j'appellerai *vertical*, où l'on regarde Papa et Maman "comme le Bon Dieu et la Sainte Vierge", comme des gens dont on attend aide, et protection, et dont on est affectivement dépendants, à un amour *horizontal*, amour d'un(e) adulte, pour un(e) autre adulte, qui se trouve être son père ou sa mère, et dont on n'est plus affectivement dépendant(e). Et ça ne se fait pas sans secousse. C'est le sens qu'il faut donner au fameux "meurtre symbolique" des parents, dont parlent les psychanalystes, et qui est souvent interprété à tort comme une sorte d'interdiction d'aimer ses parents. Cette étape trouve normalement son plein achèvement, lorsque l'individu devient soi-même parent, **et accepte de se voir comme à son tour "le papa" ou "la maman"**. Ce qui n'est pas toujours évident du premier coup ; c'est ça aussi le sens du fameux aphorisme freudien, disant que "l'enfant est le père de l'homme": avoir un enfant vous constitue en père (ou mère), et parachève ainsi l'identification de l'adulte à son propre parent de même sexe. Si Freud avait été moins sexiste, il aurait tout aussi bien pu dire que l'enfant est la mère de la femme !

Cette page d'histoire voulait présenter, du moins dans ses grandes lignes, l'évolution normale et harmonieuse de l'individu. Mais hélas, il y a souvent dans ce développement des "accidents" plus ou moins graves, et c'est ces "accidents de l'histoire" que nous examinerons dans un prochain chapitre.